

Bureau de rédaction et de l'administration, à Paris,  
RUE DU CROISSANT, 46, HOTEL COLBERT.

## ABONNEMENTS.

## FRANCE.

## BELGIQUE.

Paris. Départemens. Étranger. Bruxelles. Provinces.

12 mois...	15 fr...	18 fr...	23 fr...	15 fr...	17 fr...
6 mois...	30	36	44	30	34
3 mois...	60	72	88	60	68

Abonnez-vous, pour la France et l'Étranger, aux bureaux du Journal, chez les Correspondans, les Libraires, les Directeurs de Messageries, et sans aucune augmentation de prix, chez les Directeurs des messageries; et pour la Belgique, chez Jules Gérard, rue des Éperonniers, 6, à Bruxelles.  
Les abonnemens datent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.



Publiant chaque jour un nouveau dessin en lithographie,  
ou gravure, et des vignettes sur bois.

FORMANT PAR ANNÉE SEPT SÉRIES SPÉCIALES

## SÉRIES :

52 dessins de Théâtres.	52 portraits ou charges.
52 dessins de Genre.	52 dessins d'Actualité.
52 dessins d'Art et du Musée.	52 Caricatures politiques, littéraires, artistiques, industrielles.
52 dessins de Modes.	

On reçoit en paiement des abonnemens et annonces, les mandats à vue sur le Trésor et sur la Poste, et les effets des maisons de banque de Paris.

Tout ce qui concerne le Journal doit être adressé (franco) au Directeur.

# LE CHARIVARI.



LA BIBLE SERAIT COMPLÈTE

L'ON POUVAIT SE TAPER.

(ANCIEN VAUDEVILLE.)

DÉCIDÉMENT feu Lobau a été le Bossuet de l'époque, et lorsqu'on veut définir la situation politique, il faut toujours en revenir à sa sublime exclamation : « Gâchis des gâchis, tout n'est que gâchis ! »

Par exemple, je vous défie de caractériser autrement ce qui se passe maintenant sous nos yeux. On sait que les ministres invétérés n'ont pas cessé, depuis dix ans, de vivre avec délire en faveur de toutes les demandes de secrets, qu'ils ont dit que sans fonds secrets il n'y a ni royauté, pas d'ordre public possibles, que la clé d'or indispensable passe-partout gouvernemental, que le ministre Gérard est la vestale chargée de veiller à la conservation du tison monarchique.

Quoi ! les 221 s'approprient maintenant à voter des fonds secrets, et cela au nom de leur patron, de M. Molé, qui a déclaré la corruption inséparable du régime constitutionnel.

Le *Journal des Débats*, oui, le *Journal des Débats* est plus fort que les autres « A bas les fonds secrets ! » Les astrologues de 1840 avaient raison, nous devons en arriver à la fin du monde.

Les fonds secrets, proclamés la planche de salut de l'arche, l'unique moyen de conjurer les tempêtes révolutionnaires, vont être rejetés par les gens qui s'intitulent monarchiques et conservateurs par excellence.

Par contre, l'austère centre-gauche, jadis le vertueux et respectable adversaire des allocations de police, appuie aujourd'hui la demande; il soutiendra qu'il est très très moral que l'on continue de mettre entre les mains du ministère les moyens de crocheter les consciences qui n'en ont pas.

Les 221, claqueurs enthousiastes du 11 octobre, du 27, et où se trouvent notamment MM. Fulchiron et Minot, qui en 1836 se jetèrent éplorés aux pieds de Louis-Philippe afin de le conjurer de ne pas abandonner les rênes du char de l'état, se montrent maintenant acharnés à briser leur ex-idole foutriquette.

M. Vatout, le groom de la cour, qu'on dit enrégimenté par M. Thiers, se charge de recruter des voix en faveur de M. Thiers.

Et surtout les discussions qui ont eu lieu hier dans les bureaux... Oh! ma foi! la tour de Babel devait être un peu de la concorde en comparaison de la pétaudière du roi Bourbon.

Les amis sont devenus ennemis, les ennemis amis, c'est un peu bohu, un pêle-mêle inextricable, c'est la confusion la fusion.

On a entendu tous ces ci-devant sauteurs de comédie se reprocher réciproquement d'avoir changé d'opinion. C'est Mayeux se moquant des bossus.

« Qu'êtes-vous aujourd'hui? » ont crié les 221 centriers à M. Thiers. « Et vous-mêmes, qu'êtes-vous? » a répondu le ministre. Après quatre heures de discussions il leur a été impossible de savoir de part et d'autre ce qu'ils sont. Quant à nous, nous le savons depuis longtemps, et nous nous chargerions bien, messieurs, de vous dire ce que vous êtes.

M. Thiers a formulé ainsi son choix bien arrêté entre les divers partis parlementaires :

« Si on me demande de faire avec le centre droit et le centre gauche réunis un ministère contre la gauche, je dirai non. Je dirais non de même si on me demandait de faire avec la gauche et le centre gauche un ministère contre les 221. »

C'est ce qu'il y a eu de plus clair dans ce débat solennel où pourtant M. Ganneron a cru devoir apporter le tribut de ses lumières.

Espérons que, pour éclairer enfin ce chaos, le flambeau de la réforme électorale sera plus efficace qu'une chandelle-Ganneron.

## THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

1<sup>re</sup> représentation de *Vautrin*, drame en 5 actes,  
par M. de Balzac.

Ce qu'il faut louer ici tout d'abord, c'est la tentative, même avant le succès. Le théâtre, à d'honorables exceptions près, est exploité en ce moment par de si peu dignes mains; on s'est tellement habitué à faire un métier de cet art si noble et si fécond; à la plume qui crée on est si coutumier de substituer le ciseau qui découpe, qu'il faut savoir gré aux hautes notabilités de la littérature, aux esprits forts et vigoureux de venir réchauffer de leur talent et de leur sève ce corps languissant et abâtardi. Le théâtre, en proie aux *faiseurs*, a besoin de littérateurs. Il y a à Paris des *piériers* par centaines, il y a tout au plus douze auteurs dramatiques.

Aussi que voyons-nous? Un perpétuel pillage d'idées, une incessante contrefaçon d'actions et de scènes, des livres mutilés en pièces, des pièces contrefaites par d'autres pièces, — et tout cela sans originalité, sans verdeur, sans fraîcheur, sans délicatesse, comme si l'habileté, née de la routine, pouvait suppléer toutes les qualités littéraires. Le théâtre, dans sa généralité, n'est plus de nos jours l'œuvre d'art d'un patient ou hardi ciseleur : c'est le travail matériel d'un fondeur qui coule dans un moule creusé d'avance.

Et cependant notre théâtre est riche et fécond, — parce que, d'une part, les exceptions honorables que nous avons mentionnées produisent beaucoup et bien, — parce que, d'autre part, la littérature du feuilleton et du livre jette dans la circulation une foule d'ingénieuses idées, que l'habileté, grande il faut le dire, des *faiseurs*, met assez heureusement en œuvre. Nous avons donc un beau théâtre, c'est vrai, mais un théâtre stationnaire, routinier et roulant perpétuellement sur lui-même au lieu d'aller en avant; de plus, un théâtre sans moralité philosophique, politique ou sociale, un théâtre qui satisfait la curiosité sans satisfaire aucun des sentimens généreux de la foule qu'il convoque; un théâtre enfin qui parle aux oreilles et à l'esprit, sans presque jamais parler au cœur et à l'âme.

C'est, comme nous le disons, l'intervention des hautes intelligences littéraires, de ceux qui ont acquis un nom à force de succès, comme de ceux qui par de laborieux et

heureux efforts travaillent à faire le leur, — c'est par l'intervention dans le théâtre de la littérature active et originale que sera guéri ce marasme de la forme, que sera corrigé ce vide désolant du fond. Mais remarquez comme le remède est placé à côté du mal et comme ce mouvement tend à s'opérer par une sorte de nécessité providentielle! Les regards des joueurs de la presse et du livre se tournent vers le théâtre, la plus belle des tribunes lorsqu'il sera débarrassé de toutes ses entraves, et la plupart essaient d'y mettre le pied. C'est un symptôme rassurant et bon à constater que la simultanéité des débuts au théâtre de deux écrivains haut placés et de talents divers, — M. de Balzac, l'auteur d'*Eugénie Grandet*, à la Porte-Saint-Martin, — Georges Sand, l'auteur d'*Indiana*, à la Comédie-Française.

Les auteurs, disons-nous, doivent être loués de cette tentative; c'est qu'en effet elle n'est pas sans danger. Outre l'inexpérience de la forme qu'ils essaient, ils ont un autre péril à conjurer : c'est la mauvaise disposition du public, qui accourt avec curiosité au spectacle d'une épreuve intéressante, mais qui presque toujours se rebiffe au premier abord devant toute idée un peu excentrique, devant toute forme un peu neuve. Montrez au public une situation vieille, usée, commune, mais reproduite avec un peu de savoir-faire, vous l'attendrirez ou le ferez rire, suivant le genre; — montrez-lui une situation, un personnage, une conception qui l'étonne à un titre quelconque, il restera indécis, et vous devrez vous estimer bien heureux s'il ne vous fait pas porter la peine de son indécision; il se piquera comme si vous aviez voulu jouer au fin avec lui. Aussi à ce jeu le génie et le talent élevé courent-ils les plus fâcheuses chances, pour arriver, il est vrai, à un plus beau lot lorsqu'ils gagnent, — tandis que la médiocrité, tout en gagnant moins, joue à coup sûr.

Abordons le drame de M. de Balzac, dont la première représentation avait réuni ce brillant concours que Paris fournit toujours aux grandes solennités.

L'auteur a pris pour principal personnage un forçat libéré, homme perdu de vols et marqué d'infamie. Cependant au milieu de sa corruption il reste encore un peu de sentiment à cet homme : sa conscience est trop souillée, trop usée, et trop vieille d'ailleurs, pour qu'il veuille la refaire; et puis à quoi lui servirait d'être honnête homme, s'il pouvait le devenir? le monde repousserait toujours de son sein le forçat libéré... Alors Vautrin, pour satisfaire son penchant d'affection honnête, emploie le procédé usité par les dentistes de l'ancien régime et recommandé par Pigault-Lebrun dans l'*Oncle Thomas*. Lorsqu'une dent manque à une mâchoire fortunée, ou que cette dent est trop gâtée pour être guérie et radoubée, on emprunte la dent blanche et saine d'un petit ramoneur. Ainsi fait Vautrin : désespérant de rendre propre au service une conscience aussi raccornie et délabrée que la sienne, il emprunte une conscience jeune encore : en d'autres termes, il adopte un pauvre enfant abandonné, qu'il trouve mendiant à douze ans sur une grande route; il concentre sur lui toute son affection, il vole pour lui des souliers, des habits, il vole de quoi lui donner l'éducation la plus brillante, il vole pour lui procurer la position d'un riche fils de famille. C'est une idée neuve et de piquant effet que ces deux existences qui se côtoient et dépendent l'une de l'autre, — l'existence du jeune homme qui vit heureux et pur au milieu de cette fange et ne comprend ni son protecteur ni sa fortune, — l'existence du forçat libéré qui reste infâme et criminel, et s'embourbe même de plus en plus dans le crime et l'infamie, pour que l'enfant adoptif qu'il aime tienne le rang et conserve le bonheur qu'il lui a fait. Il veut le rendre grand et prospère, et lorsqu'il brillera aux yeux du monde où il aura conquis une belle place, alors lui Vautrin sera vengé en se disant « C'est un homme réprouvé qui a donné cet homme noble et vénéré à la société; c'est le crime qui l'a fait pour la vertu. »

Pour arriver à ses fins, Vautrin a volé un grand nom



au profit de son fils ; il l'a lancé dans le beau monde, où les associés de bagnade Vautrin lui servent de cocher, de cuisinier, de laquais. Pour Vautrin le but de cette intrigue est le besoin d'affection et le défi social que nous avons dit ; pour les autres voleurs, c'est un riche mariage à faire faire au jeune homme et une immense dot à partager. Raoul de Frestas (c'est le nom volé) est une sorte de complice qui ne se doute de rien, ou pour mieux dire un aveugle instrument.

Vautrin, qui a dit à Raoul son but, mais non ses moyens, voudrait l'y voir marcher avec ce froid calcul qui surmonte tous les obstacles ; mais voilà que M. de Frestas devient amoureux d'une princesse d'Espagne, de l'héritière d'une des premières familles. Le mariage entrerait parfaitement dans les vues de Vautrin, mais non l'amour, qui peut être cause d'une foule d'imprudences. En effet, Raoul aimé rencontre des rivaux, et ses rivaux par mille sarcasmes détournés le mettent en demeure de montrer son acte de naissance ; le mystère de son existence est devenu pour lui la source d'affronts et de mépris ; on l'insulte et on le fait surveiller. Alors commence pour Vautrin une lutte de tous les instans : il faut — d'une part, qu'il retienne Raoul, dont la brusque franchise veut tout révéler, — d'autre part, qu'il tienne tête aux ennemis de Raoul et assure son mariage contre toutes les intrigues. Là commencent une foule de déguisements, de contes et de subterfuges : Vautrin est tour à tour baron allemand, général mexicain ; on dirait collés ensemble le recto d'une page de *Lélia* et le verso d'un feuillet des *Mémoires de Vidocq*.

Il serait trop long et trop compliqué de suivre l'action dans ses mille détours jusqu'au moment où un incident romanesque amène le dénouement préparé par Vautrin, tout en renversant ses plans. Vautrin, qui a fait un honnête homme, un homme heureux et un prince, est arrêté comme ayant rompu son ban.

Le public a écouté avec un calme bienveillant les deux premiers actes de ce drame qui sont une exposition bien écrite mais quelquefois un peu longue. Ce calme a disparu dès le troisième acte, dont l'allure étrange, vive et dévergondée a d'abord produit l'effet de surprise et d'indécision dont nous avons parlé plus haut. Mais chacun a bien vite pris son parti : la majorité se laissant aller à la verve de ce comique si prononcé et si chaudement rendu, dans ses nuances variées, par Frédéric Lemaître, a approuvé ; la minorité a protesté. C'est un litige tranché par la première représentation au bénéfice de l'œuvre, mais qui, vu l'ampleur du dossier et la nature extraordinaire de la pièce, ne pourra être définitivement jugé en dernier ressort que par cinq ou six représentations subséquentes.

Pour nous c'est, quant à présent et à juger d'après une première impression (la seule que nous ait laissée cet étourdissant péle-mêle), c'est, disons-nous, une riche fantaisie que M. de Balzac a brodée avec toutes les ressources de son incontestable talent. Vautrin est un vigoureux pendant de Robert-Macaire ; mais c'est un Robert-Macaire moins typique, avec des modèles plus fins, et comme le dit l'auteur, tenant encore au monde par un anneau, par Raoul de Frestas. M. de Balzac, qui ne fait rien à demi, a fondu avec une hardiesse qu'on pourrait appeler de l'audace le tendre, l'horrible, le naïf, le dégoûtant et l'abject. Le beau langage et l'argot s'y touchent, le salon est dans le baigne et le baigne dans le salon, le drame s'y fait un instant parade et la parade remonte tout-à-coup à la hauteur du drame. Chacun aura à reprendre dans cette œuvre : les délicats blâmeront cet horrible crudité de langage et de manières du forçat en robe de chambre ; les sérieux repousseront comme une charge malséante la série de travestissements et la curieuse lutte de Vautrin avec un autre fripon de son espèce ; les faiseurs relèveront des défauts de construction dans la pièce ; les critiques attaqueront la substitution d'enfant, comme un ressort usé, etc. Mais M. de Balzac n'a fait jusqu'à présent que des livres, et c'est comme un livre qu'il a traité sa pièce : ce qu'il y a de cyniquement cru et de fantasquement chargé dans son Vautrin, il l'a bien certainement voulu de parti pris et comme une conséquence nécessaire de sa création ; ce qu'il y a de défectueux dans la pièce, il l'a peut-être senti. Mais si l'art naît de l'inspiration, le métier naît du travail et ne s'apprend pas en un jour.

Nous avons dit que *Vautrin* est une fantaisie, et si cette qualification comportait notre éloge pour le souffle, la verve et l'esprit que M. de Balzac a mis dans sa pièce, elle est aussi un blâme sous un autre point de vue. Nous ne nous pressons jamais d'accuser en matière ordinaire et privée un ouvrage d'immoralité : jurés, nous n'aurions pas condamné *Faust* comme il a été fait hier en cour d'assises ; ministres, nous n'aurions point prohibé *Robert-Macaire*. En littérature comme en politique, il n'y a que les sots et les furieux qui proscrivent. Beaucoup trouveront immoral la pièce de M. de Balzac ; nous ne lui ferons point ce reproche que nous adresserions bien plutôt aux ouvrages du genre de *Bertrand et Raton*, et nous nous bornerons à l'accuser d'un manque de moralité. Quand nous appelons au théâtre les hommes forts de la littérature, ce n'est pas seulement pour rénover ou du moins rajeunir la forme usée des faiseurs ; c'est aussi pour y apporter, au lieu du bagage vulgaire et râpé des passions individuelles, de larges et fécondes idées philosophiques, politiques et sociales. La censure les arrête, il est vrai, quelquefois au passage ; mais quand toute la littérature tendra vers ce noble but, la barrière sera forcée, soit par l'effort de la foule qui l'assiégera, soit par la répétition des coups

qui la frapperont. Or, sur ce point, renaitra notre vieille querelle avec M. de Balzac. Quelle idée morale, quel aperçu utile a-t-il produit dans *Vautrin* ? Aucun. Il le pouvait pourtant, même avec ses voleurs, témoin Félix Pyat, qui a toujours suivi le système que nous préconisons et qui a soutenu une théorie sociale dans le *Brigand et le Philosophe*. Avec Vautrin, par exemple, M. de Balzac, notre adversaire politique et à qui nous ne pouvons par conséquent rien demander qui conduise à la démocratie, pouvait néanmoins traiter la question sociale de la réforme pénitentiaire. Mais point ! il ne fait qu'effleurer cette question : Vautrin est un homme réprouvé, qui mérite de l'être et ne lutte pas même sérieusement contre cette réprobation. L'auteur le jette immédiatement dans une direction de drame pur et simple, et crée pour lui une action toute de fantaisie. Aussi de *Vautrin* ne peut-on rien conclure. Plaire est bien ; mais discuter et prouver en plaisant est encore mieux.

Et croyez-le bien, M. de Balzac, vous et toutes les autres sommités littéraires qui voudront essayer de la scène, — il y a profit en même temps que bonne œuvre à se faire l'apôtre et le propagateur d'une idée. La foule s'émotionne rarement pour la forme ; mais vous la remuez profondément et vous l'emportez d'assaut avec une idée. Avec une idée vivace, vous parlez à la conscience et aux instincts du public, et c'est un seul cœur qui vous applaudit de mille mains ; avec la pièce la mieux faite, la plus méritante au point de vue de l'art exclusif, vous ne parlez qu'au goût, et vous restez soumis à tous les caprices de ce petit-maître fantasque et bizarre.

Frédéric Lemaître a été magnifique dans le rôle de Vautrin. Nous croyons que le destin de la pièce, quel qu'il soit, et le succès de l'acteur auront un long retentissement.

#### UNE RECTIFICATION OFFICIEUSE.

#### MAIS NON PAS OFFICIELLE.



DES journaux graves de diverses nuances opposantes accusent le ministère Thiers d'avoir ressuscité le cabinet noir. Quelle noirceur !

Le *Moniteur parisien* a formellement démenti le fait, si bien que chacun y croit plus que jamais.

Nonobstant, nous avons été sur ce point aux informations, et nous nous sommes assurés que la résurrection du cabinet noir n'est qu'une nouvelle invention désobligeante de l'esprit de parti. D'ailleurs, comment admettre que M. Thiers, qui, avant 1830, a flétri avec une énergique indignation cette turpitude des régimes à jamais déçus, se soit permis d'y revenir aujourd'hui ! Il est trop fidèlement attaché à ses anciens principes, trop délicat pour cela. Ah ! sainte Vierge ! incapable !

Seulement, si nos renseignements sont exacts, il serait possible qu'une façon de cabinet noir eût été réinstallée sous le ministère du 1<sup>er</sup> mars et même sous de précédents ministères du Neuf-Août. Mais le nouveau système aurait amendé, corrigé cet abus conforme aux traditions de l'antique monarchie comme il en a amendé et corrigé une foule d'autres. Ainsi, on se serait arrangé de manière à ce que sa destination fût toute dans l'intérêt public. La restauration en usait pour violer le secret des lettres ; depuis, l'administration s'en serait servie pour le respecter. Voilà.

Expliquons-nous.

S'il est arrivé parfois depuis dix ans qu'à la poste on ait fait sauter le cachet d'une lettre jugée importante, c'était pour s'assurer que personne n'y avait touché. Si l'on a déplié le papier, c'était dans le seul but de voir si les plis étaient intacts ; enfin, à supposer que des préposés *ad hoc* aient lu le contenu, ils l'ont fait uniquement afin de tâcher de découvrir si personne n'avait lu avant eux. Comprenez-vous la différence et l'avantage ?

En effet, qu'on envoie à un suspect une lettre décachetée, n'est-ce pas comme si on lui disait : « Vous pouvez être tranquille maintenant, le cabinet noir vous garantit que le secret de votre lettre a été inviolablement gardé ? » On conviendra qu'un pareil procédé serait aussi délicat que généreux.

À la vérité, des esprits taquins pourraient objecter que le secret des lettres serait bien mieux gardé si le cabinet noir s'abstenait de les lire. Ceci est tout simplement une bêtise. La première condition pour garder un secret a toujours été de le connaître. Or comment la police pour-

rait-elle garder ce secret si elle ne le connaissait pas ? Dans ce cas elle n'aurait pas le moindre mérite à le garder ou plutôt elle contreviendrait à la loi qui garantit formellement le secret des lettres.

« Est-ce clair ? » comme dit M. de Broglie.

Vous conviendrez qu'un cabinet noir conçu dans un pareil but serait une invention puérile et honnête dont ne saurait trop encourager les travaux dans l'intérêt de la morale et qui aurait même des droits au prix M. Thyon.

Donc, en supposant que M. Thiers se soit décidé à avoir recours à cette institution, il n'y aurait aucunement lieu de s'en effaroucher. Qu'il s'agisse de lettres ou de fonds on doit savoir que le petit grand ministre est habitué à faire un usage vertueux et désintéressé de tout ce qui est secret.

#### LA COUR DES MESSAGERIES.



La vie est un voyage.

Elle a des relais immuables pour tous tant que nous sommes : il s'agit seulement de ne pas s'égarer en chemin.

Notre projet est de vous conduire cette fois à l'un des bouts du passage Véronat. Tel est notre itinéraire et vous l'aurez bientôt parcouru : le piéton est exposé à rencontrer des omnibus, l'imagination n'a rien qui puisse empêcher la rapidité de ses ailes.

Tout juste donc à l'entrée du passage ci-dessus, et en passant la rue Grenelle-Saint-Honoré, est une maison basse, bâtie sur cinq couches d'étages ; à ses deux extrémités sont deux larges portes qui s'ouvrent comme les d'une écluse lorsque s'échappe un flot de voitures. Avant ces mêmes portes se promènent gravement deux sentinelles, fusil sur l'épaule.

Ces sentinelles ressemblent assez à ces gardes-malades qu'on rencontre à son chevet quand on débarque dans la vie ou bien lorsqu'on s'en éloigne.

Les deux soldats veillent sur une cour située au centre de cette cour est une véritable cour des Miracles, à côté des pauvres et des merveilles qu'on y voit. Or cette nouvelle cour des Miracles n'est autre chose que le bureau général des messageries Laffitte et Caillard.

Sans que beaucoup de personnes prennent la peine de penser, c'est sur cette même place qu'à toute heure va et se roule et se déroule le peloton des espérances humaines. Le ciel nous donne à tous bien du fil à retordre !

Chaque matin, ainsi que chaque soir, ce bassin de pierre s'emplit et se désemplit d'hommes qui ont besoin souvent de plusieurs siècles pour réaliser leurs vœux. Les songes ne sont que mensonges, dit le proverbe. Mais ces vérités profondes qui effraient les uns et qui rassurent les autres sont comme ces vérités plus saintes et plus augustes auxquelles personne ne réfléchit : elles ont leurs athées et leurs incrédules.

thée de la cour des messageries, c'est le commis voyageur, l'illustre Gaudissar.

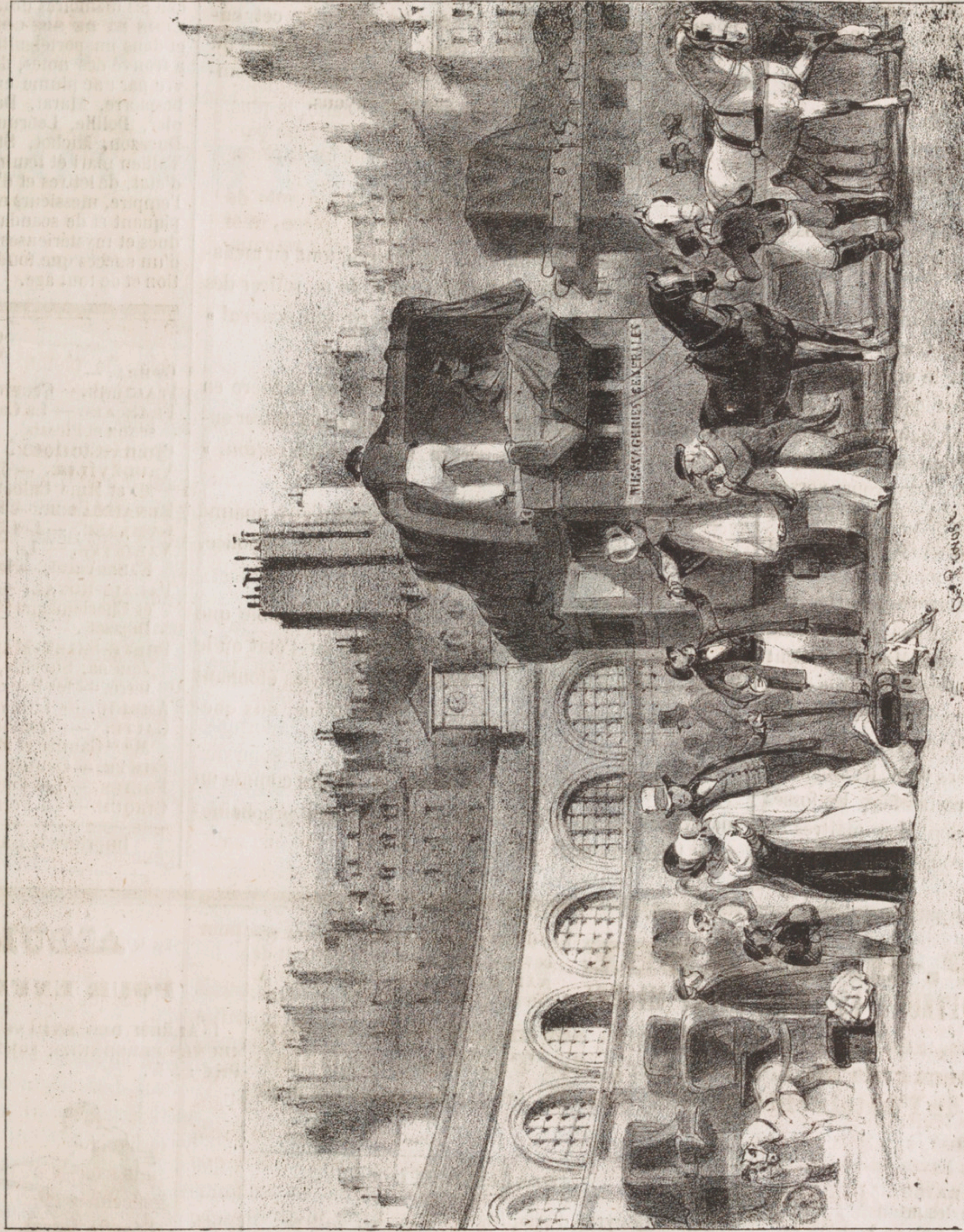
Le commis voyageur, maître viveur de la grande route, don Juan des hôtelleries de passage, est le ressort principal de ce mouvement perpétuel. À ses airs dégagés reconnaît tout de suite l'homme qui se fait bien venir par ses servantes d'auberge et des conducteurs, qui découpe le poulet sur la pointe de la fourchette, possède la science du bouchon, étudie les crus et fait la commission pour la soierie, la rouennerie et les autres articles.

Quel impie que ce commis voyageur ! Pourtant il n'est pas encore semé l'irréligion assez loin pour qu'il ne reste plus quelques points de comparaison à trouver entre les petites choses et les grandes, quelques rapprochements à faire à propos de cet abrégé de la vie à ressusciter de cette existence sur quatre roues.

Ainsi, il y a tel voyageur venu du bout du monde avec de l'or et des illusions qui repart quinze jours après avec un cœur et les poches vides.

Il y a tel solliciteur tombé de l'impériale avec une bourse riche pleine de produits de son pays natal qui remonte (La suite à la 4<sup>e</sup> page.)





Chez Banger, R. du Croissant 16

Imp. d'André & Co.

**LES MESSAGERIES LAFFITE ET CAILLARD.**





bientôt en voiture avec un bureau de tabac dans sa poche.

Il y a encore cette jolie enfant débarquée fraîche et vertueuse de l'intérieur qui rebrousse chemin, neuf mois après, grasse et grosse dans le coupé.

Il y a, en un mot, mille faits divers qui font que le moment où l'on touche le marchepied de la banquette dans la cour des messageries n'est que la première seconde du commencement et du terme de toutes choses.

Le cabriolet de l'espérance est si près de la rotonde du désenchantement!

Les figures des arrivans y apparaissent de toutes parts rayonnantes et réjouies au milieu d'un conflit de parapluies, de valises et de sacs de nuit.

La moitié de ces faces si joyeuses naguère s'en retourne penaude et efflanquée, un nécessaire sous le bras, un bonnet de soie noire sur la tête.

En ouvrant la portière de la diligence qui arrive du nord ou du midi, de l'est ou de l'ouest, les voyageurs ont un assaut à soutenir. Tout le monde s'empresse pour leur offrir la main. C'est à qui soutiendra les jeunes dames en voile vert; c'est à qui prendra les paquets du monsieur décoré de cheveux gris et d'un ruban rouge.

Par ici, un commissionnaire ira vous chercher un fiacre. — Un fiacre, monsieur, un cabriolet! voilà! voilà!

Par là, un garçon de l'entreprise vous indiquera un hôtel. — Hôtel d'Espagne, M. le cortès! hôtel Byron, milord! hôtel de Naples, signora!

Un autre vous donnera malgré vous un coup de brosse sur le collet de votre manteau de voyage. — Faites cirer vos bottes, messieurs!

Un quatrième se chargera de porter votre boîte à chapeau, votre malle, votre rond de cuir et autres ustensiles. Tous, sans scrupule, demanderont le pourboire.

Et lorsque, par hasard, le départ est gai; quand vous partez comblé des petits gâteaux de la maman, arrosé des pleurs du papa, choyé, fêté, embrassé, tripoté par toute la famille, il arrive quelquefois que vous versez dans une ornière avant le premier relais. La maladresse des postillons de mam'Abloü est réputée en France. Les étourdis n'en font jamais d'autres.

Heureux si dans un cas différent, et pour varier vos jouissances voyageuses, vos malles n'ont pas pris la route de Lille tandis que vous vous dirigiez vers Marseille! Cent fois heureux si vous n'avez pas oublié de faire viser votre passeport et d'emporter des cadeaux pour votre femme et vos filleuls! Mille fois heureux si vous parvenez à gagner sain et sauf votre destination à travers tous les inconvéniens de la diligence: les dîners réchauffés, les fossés bourbeux, les postillons qui s'endorment, les maîtres de poste qui jurent, les gendarmes qui vous demandent vos

papers, les préposés qui visitent aux barrières, les voisins qui font un oreiller de votre épaule, les marmots que la voiture incommode, et les commis voyageurs qui bravent l'ordonnance et achèvent leur cigare dans l'intérieur.

Autrefois, il y avait une multitude de gamins de Paris qui vivaient des cartes et adresses de restaurants qu'on les chargeait de distribuer et dont ils accablaient les voyageurs arrivans pendant qu'on dételait les chevaux et qu'on descendait leurs bagages. Aujourd'hui, de gros gaillards se contentent de vous disloquer un bras ou de vous arracher un pan d'habit pour entraîner vos hardes et votre personne à l'hôtel qu'ils vous imposent presque le poing sur la gorge.

Ainsi, sans changer de place et sous les arceaux de leurs bureaux nombreux, les messageries Laffitte et Cailhard voient à chaque moment de la journée l'univers en raccourci; elles assistent au déploiement en petit des tribulations et des bouleversemens qui agitent la vie. Jeunes et vieux, espoir et déception, tout y passe, tout y vient, tout en sort par ses portes jumelles. Et comme il est démontré jusqu'à l'évidence que sur les pavés de cet endroit de Paris s'abattent sans cesse les quatre parties du monde, cette grande cour demeurera constamment comme un soleil dont les diligences sont les rayons.

### CARILLON.

Dans la réunion des bureaux, M. Thiers, tout en menaçant, si on lui refusait les fonds secrets, de se retirer des affaires, s'est écrié: « *Alors gouvernera qui pourra!* » Quelle modestie!

— M. Thiers a dit encore: « Après avoir été naguère en lutte ouverte, M. Molé et moi, nous ne pouvions entrer ensemble au ministère sans perdre notre *considération*. » Peut!

— Le poète séraphique Lamartine vient d'être nommé membre de la commission d'examen des fonds de police. Quelle chute!

— Il est impossible de rien voir de plus pitoyable que les débats actuels de la chambre. Au fait, vu l'état où le glorieux Système a placé la France, il n'est pas étonnant de voir la représentation nationale nous ramener aux querelles du *bas-empire*.

— Le *Constitutionnel* représente M. Thiers comme un martyr. C'est juste, car il pourrait bien être prochainement livré aux 221.

— M. Cubières est le ministre du 1<sup>er</sup> mars dont l'itinéraire centripète compte avoir le meilleur marché que l'ex-commandant d'Ancone est toujours à évacuer.

### QUESTIONS PARLEMENTAIRES.

Salle des conférences. — Séance du 13 mars

M. Dupin a demandé: « Pourquoi les dames ne laissent-elles pas approcher le chevalier de la tribune? » M. Sauzet a répondu: « Parce que c'est le lépreux (un laid preux). »

M. Sauzet a demandé: « Pourquoi les agriculteurs sont-ils toujours disposés à fraterniser? »

### LE GÉRANT, SOUGÈRE

Certaine famille royale aime à nous faire payer les mémoires de ses fournisseurs; eh bien, une famille impériale, des journalistes bien informés, va nous offrir à meilleur marché les mémoires dramatiques et dialogués presque de LÉON ET DE SES CONTEMPORAINS: on dit qu'à Strasbourg et dans un portefeuille OUBLIÉ du prince Louis-Napoléon a trouvé des notes, des documents, des matériaux mis en ordre par une plume exercée. Ici apparaissent les Egalités, les Espérances, les Désenchantemens, les Égalités, les Bessières, Marat, Danton, Fouché, Talleyrand, Barras, Laffitte, Delille, Lebrun, Lormian, Lemercier, Talma, Dugazon, Michot, Staël, Genlis, Georges, Bourgoing, Tallien mari et femme, les généraux, les savans, les hommes d'état, de lettres et d'arts, et de la république, du consulat, de l'empire, messieurs et dames, et Dieu sait ce qui ressortira de piquant et de scandaleux peut-être de ces révélations inédites et mystérieuses; je crois que les éditeurs s'applaudissent d'un succès qui fondera la masse des lecteurs de toute nation et de tout âge.

### SPECTACLES.

OPÉRA. — ITALIENS. — Cenerentola. FRANÇAIS. — La Calomnie (Firmin, Samson, Mmes Deshayes et Plessis). OPÉRA-COMIQUE. — Eva (Mme Eugénie Garcia). VAUDEVILLE. — Le Dompteur, — la Lionne, — les Femmes de M. et Mme Calochard. RENAISSANCE. — La Chaste Suzanne (Mme Anna Thibaut). GYMNASSE. — Les Enfans de troupe (Bouffé, Mlle Nathalie). VARIÉTÉS. — Le Chevalier (Lafont, Lepointe, Brindeau, E. Sauvage), — les Cancans, — le Canard accusateur. PALAIS-ROYAL. — Le Fumiste (Achard, Leménil), — le Charlemagne (Achard, Mlle Déjazet), — Richelieu (Déjazet). PORTE-SAINT-MARTIN. — Bianca Contarini (Mlle Jemma, Surville, Mlle Théodorine), — le Tremblement de terre, — les Deux Normands. AMBIGU. — L'Ouvrier, — Un tour de Faction. GAITÉ. — Tremblement de terre (Joseph, Deshayes, Mmes Gautier et Maria-St-Albin), — Lansac. COMTE. — Cuquette, — l'Ane, — Odette, — Flageolet. FOLIES. — Les Parens, — la Courte Paille, — l'Orange. CIRQUE. — La Ferme de Montmirail.

Imprimerie LANGE-LÉVY et Co, rue du Croissant,

80 LIVRAISONS A 25 CENTIMES.

4 vol. in-8 ornés de 20 portraits gravés sur acier.

**P.-H. KRABBE**  
ÉDITEUR, 15, QUAI SAINT-MICHEL

Les 6,000 premiers souscripteurs recevront *gratis* un beau portrait de NAPOLEON, gravé sur acier par A. Lefèvre, et tiré sur papier de Chine.

**NAPOLÉON, sa famille, ses amis, ses généraux, ses ministres et ses contemporains, ou SOIRÉES SECRÈTES du Luxembourg, des Tuileries, de Saint-Cloud, de la Malmaison, de Fontainebleau, etc. par M. le ... ex-ministre de S. M. impériale et royale.**

PUBLICATION DE LA FRANCE LITTÉRAIRE. (4, rue de l'Abbaye, 9<sup>e</sup> année.) Journal de la littérature, des sciences et des arts. (Faub. St-Germ.)

CHALLAMEL et COMP<sup>e</sup>, éditeurs. OEuvres d'arts, livres d'arts, livres illustrés.

## ALBUM DU SALON DE 1840 BEAU LIVRE IN-4

Collection des principales œuvres de PEINTURE, SCULPTURE, ARCHITECTURE, GRAVURE, LITHOGRAPHIE, exposées au Louvre, reproduites par les artistes eux-mêmes, ou, sous leur direction, par les premiers dessinateurs, avec une Préface par le BARON TAYLOR, texte par JULES ROBERT.

IL PARAÎT UNE LIVRAISON TOUS LES MERCREDIS et SAMEDIS, à dater du 29 février jusqu'à la fin de l'exposition.

La livraison contient 2 dessins et 4 pages de texte imprimés avec le plus grand soin sur papier vélin satiné. Prix de chaque livrais., pap. blanc, 2 fr.; pap. Chine, 3 fr. Pour les abonnés de la France littéraire, 1 f. 50 c.; id. 2 f. 25

Chez l'éditeur, chez tous les libr.-comm. pour la France et l'étranger, et dans tous les dépôts et publications pittoresques.

DÉPÔT GÉNÉRAL et MAISON D'EXPÉDITION r. de Seine-St-Germ. 40. à Paris.

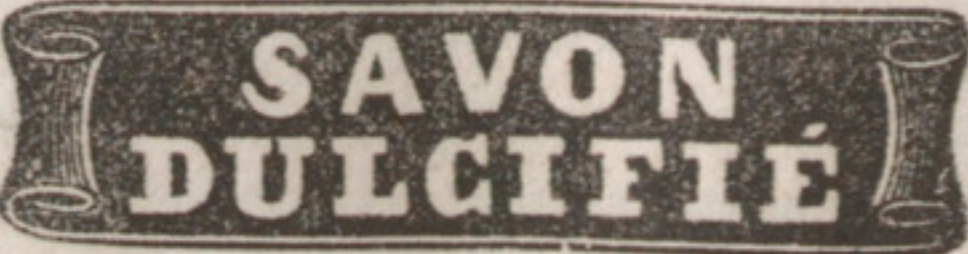


SOUS-DÉPÔTS: chez BOVIN, r. de la Paix, 12 bis. FAGUER, r. Richelieu, 93. LAMBIN, r. St-Antoine, 164.

CE NOUVEAU DENTRIFIQUE, d'une odeur et d'une saveur agréables, blanchit les dents, prévient et neutralise le principe acide, cause essentielle de leur carie. Les principaux journaux de médecine signalent les avantages de cette découverte, qu'ils recommandent comme portant le cachet d'une véritable utilité. Un ELIXIR l'accompagne. Fait d'après les mêmes données scientifiques, il calme les douleurs des dents, fortifie les gencives, détruit la fétidité de l'haleine, enlève l'odeur du cigare, et donne à la bouche une fraîcheur des plus agréables.

DÉPÔT DANS TOUTES LES VILLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

Ancienne maison LABOULLEE.



Le seul approuvé et recommandé par la société d'encouragement comme le meilleur et le plus doux des savons de toilette. Chez FAGUER, parfumeur, rue Richelieu, 93.

### ALBUMS DE DESSINS

#### POUR ENFANS ET DEMOISELLE

1<sup>o</sup> ALBUM DES ENFANS ET DES JEUNES PERSONNES, sujets divers. Prix: 5 fr.

SELLES, 12 planches des dessins de l'exposition de 1840. Prix: 8 fr.



2<sup>o</sup> KEEPSAKE DES ENFANS, 12 planches par Gavarni. Prix: 6 fr.

3<sup>o</sup> ETUDES DE PAYSAGES, scènes diverses par Madou; 12 planches. — Prix: 6 fr.



4<sup>o</sup> ALBUM DES JEUNES DEMOISELLES



5<sup>o</sup> ALBUM DES SOIRÉES, 12 planches par les premiers dessinateurs. Prix: 8 fr.



BAUGER, éditeur, rue du Croissant,